

**L'héritage de la chouette de Chris Marker**  
**« Symposium ou les Idées reçues » (épisode 1)**  
(1989 – 26')

**Remarque :** cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

[titre] « ATTICA ART PRODUCTIONS INC (Groupe Fondation Onassis) nous prie de préciser que le but de cette série était d'illustrer la pérennité de la culture grecque antique, et que le choix des intervenants ainsi que des thèmes traités engage la seule responsabilité du réalisateur. »

[titre] « 1 / SYMPOSIUM / ou / les Idées reçues »

**VOF** – Tout a commencé le 25 juin 1987. Le projet d'un programme de télévision dédié à la culture grecque venait à peine de cristalliser. Nous avons devant nous le spectre qui hante les continents du documentaire culturel et que Tchekhov a formulé pour l'éternité : « Dire des choses que les gens intelligents savent déjà et que les imbéciles ne sauront jamais. » C'est Jean-Pierre Vernant qui a eu l'idée du banquet et de cette conversation sans frontière. Le grand amphithéâtre de l'École des Beaux-Arts, à Paris, s'y prêtait d'autant mieux qu'il surplombe les caves où, sous forme de copies en plâtre, toute l'Antiquité s'entasse en attendant que sonne la fin de l'alerte.

[banquet à l'école des Beaux-Arts de Paris]

**Jean-Pierre Vernant (JPV)** – ... tu connais bien, tu devrais nous dire ce que c'est pour toi un banquet, un *symposium* ! Un « boire-ensemble » ! Qu'est-ce que c'est un « boire ensemble » ?

**François Lissarrague** – Ce qui fonctionne dans un *symposium*, c'est l'idée qu'on boit ensemble, qu'on parle ensemble et qu'on fait un certain nombre de choses ensemble. Alors, on a le choix entre écouter de la musique, réciter des poèmes, choisir un sujet de conversation, se tenir bien, se tenir mal, et ça peut aller du plus sage au plus délirant. Alors, on verra.

**JPV** – Il y a un ordre et les coupes et le vin circulent suivant un ordre qui doit être en gros le même que celui des paroles qui sont échangées, car, tout à fait comme en Géorgie encore aujourd'hui, dans des pays de haute civilisation, il y a dans chaque repas, en Géorgie, un chef de repas, et dès que le repas est commencé, le chef de repas choisit un thème, préside au fait que l'on va verser à boire et que, à tour de rôle, les gens doivent lui répondre en fonction, c'est-à-dire que la... si vous voulez, la nourriture, il faut manger, la boisson se situe sur un plan qui n'est déjà plus exactement le même, qui est, d'une certaine façon, un plan... oui, un peu spirituel, un plan de civilisation.

[banquet à Tsibili 1988 – transcription des sous-titres]

**Viatcheslav Ivanov** – ... est nous avons compris que notre banquet avait un prototype : celui de Platon pendant la peste : « Pourquoi être triste, Diotime ? Comment interrompre l'oubli ? Sortons du désert des ténèbres par les rues du cœur. À l'amitié ! Est-ce la magie de la Harpiste qui soumet à ses mains l'ouragan d'Arabie, possible dernier gage d'immortalité ? » (poème de Pasternak)...

[banquet à , en Grèce – transcription des sous-titres]

**Marios Ploritis** – Des symposiums comme celui-ci, il y en a eu d'autres en France, en Russie, en Amérique, mais nous, nous sommes doublement privilégiés, n'est-ce pas ? En effet, nous débattons dans le pays même qui fut jadis le cœur de la Grèce et qui est devenu le cœur de la pensée et de la civilisation mondiale. Et le deuxième privilège est le fait que nous parlons la même langue, quels que soient les changements. Notre sujet est l'Héritage de la Chouette. C'est le titre de cette série, à savoir, premièrement, l'apport de la civilisation grecque ancienne au monde moderne, mais aussi la question de savoir comment Athènes surtout, puis la Grèce sont devenues la culture du monde.

[banquet au Hearst Greek Theatre de Berkeley (CA), aux USA – transcription des sous-titres]

**Mark Griffith** – La particularité des Grecs est que malgré l'éloignement, la différence, ils sont reliés à nous, au fondement de notre société, à travers les Romains. Nous sommes une continuation de ce que les Grecs ont apporté, sinon inventé eux-mêmes. Mais en même temps, ils ont resurgi, ou on les a fait resurgir, périodiquement au cours des millénaires suivants. Ça change d'une génération à l'autre. Parfois on est choqué de découvrir comment la génération précédente a abordé les Grecs, lu leur littérature, interprété leur histoire. Ma question est peut-être : qu'en est-il pour cette génération ?

**John Winkler** – Pendant 200 ans, peut-être plus, nous avons fait des Grecs une sorte de race angélique, source de sagesse et de savoir. Le plus intéressant maintenant est d'étudier la différence entre idéalisation et réalité. C'est notre objet de réflexion : ce remodelage, ce maquillage d'un visage intéressant au-dessous.

**David Halperin** – Je dirais presque que les Grecs ne m'intéressent pas, ils sont comme une fiction légale qui nous autorise à enquêter sur notre propre identité et sur sa formation historique. Ce peuple qui vécut il y a longtemps est d'une certaine manière lié à nous par l'histoire, la généalogie. En l'étudiant, nous découvrons strate par strate la manière dont notre identité a progressivement pris forme, notre regard sur nous-mêmes quand nous parlons des Grecs. Quant à ce que les Grecs pensaient... Si on rencontrait un Grec aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'on lui dirait.

**Nancy Laughlin** – Il y a une magie, une beauté, un pouvoir... Finalement, on ne sait pas ce qui nous attire vers ces textes, ce qui leur donne une telle force, mais elle existe pour moi. Euripide m'a appris énormément de choses sur les rapports de force... Je me demande... Je pose la question... Avez-vous le sentiment que lire la littérature grecque fait de vous quelqu'un de meilleur ? Cela vous rend-il meilleur ? Non.

**Michael Nagler** – Mais je découvre encore des choses qu'on dites Eschyle, Homère, Platon ou Plutarque, qui répondent à quelque chose dans ma vie : un besoin esthétique, un besoin de comprendre les gens, leurs motifs, leurs liens.

**Michel Jobert** – Plus j'approfondis ma connaissance des Américains, plus j'aime la Grèce ou c'est un amour un peu... mystique, je dirais, mais quand je vois la façon d'être de cette civilisation qui est une civilisation de l'espace, de la masse et maintenant aussi une civilisation de la communication moderne, plus je me dis : mais au moins, ayons ces souvenirs, vrais ou faux, pour nous réfugier là et imaginer quelque chose qui nous appartienne. Bon, on parle beaucoup des racines des uns et des autres... Moi aussi, j'aime bien avoir des racines, mais quand je me les cherche, c'est sentimentalement, puis ensuite intellectuellement et en effet, la Grèce est ma mère. Mais je ne me le dis pas tous les jours. Et, est-ce qu'elle serait ma mère parce que j'ai appris du grec autrefois ? Moi, je suis de cette génération qui faisait latin-grec. Et je dois dire que quand j'étais élève de quatrième, de troisième, etc., j'ai été ébloui par mon... mon parcours très rapide dans la langue grecque. Je me suis trouvé tout d'un coup au contact avec une poésie que le latin ne m'a absolument pas apporté. Le latin est probablement une langue aussi poétique que la langue des comptables. Mais la langue grecque, chaque mot, il y avait une sorte de... vibration méditerranéenne, c'est vrai, qui pour moi était indispensable et puis enfin, il y a quand même

les messages grecs qui sont vieux comme le monde. Il y en a peut-être eu d'autres avant. Mais quand Antigone dit « Je ne suis pas née pour haïr mais pour aimer ! », je peux même vous le dire en grec si vous le souhaitez [diction en grec], je me dis, eh ben ! c'est un petit bagage, mais ça suffit, ça suffit.

**Lee Kaminski** [transcription des sous-titres] – Ça a commencé dans mon enfance. Je collectionnais les soldats de plomb depuis l'âge de six ans. Je me suis intéressé aux soldats grecs plus qu'à tous les autres. En grandissant, j'ai voulu en savoir plus sur eux. J'ai lu des livres, regardé des émissions. Et elle m'a toujours fasciné, cette culture grecque.

**Iannis Xenakis** – Je ne veux pas entrer dans un jeu soit nationaliste, soit chauvin, soit raciste, mais dans certaines époques de l'histoire de l'humanité, il y a eu des sortes de condensations remarquables, l'intelligence humaine, qui ont traversé les âges et les peuples tout en se retrouvant parfois avec d'autres inventions d'autres peuples, bien sûr. Coïncidences ! Mais qui garde une sorte de... C'est comme si c'était des flèches d'orientation. Et je pense que cette période de la Grèce antique, à partir peut-être du VII<sup>e</sup>... VII<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne, surtout, jusqu'au III<sup>e</sup>, peut-être même plus tard d'ailleurs, siècle avant l'ère chrétienne, a produit des formes de pensées et des résultats dont on trouve la trace un peu partout et c'est peut-être dans ce sens là qu'on peut parler de « grécité », c'est-à-dire quelque chose de beaucoup plus général, de beaucoup... non pas localisé dans un espace dans le temps, mais quelque chose qui est diffus, un façon d'être basée sur la critique, sur le rationnel et aussi, sur tous les... tout le psychisme, tout le psychisme inconnu, inconnaissable, probablement, de l'homme. Et cet amalgame, c'est ça qui est intéressant. Je me souviens, je ne sais pas dans quel dialogue il y a dans l'histoire de Platon, l'homme est comme une sorte de... quelqu'un qui est sur un char. Le char, c'est la vie. Il y a des chevaux... rationnel, l'autre est comme ça, mais lui il doit définir dans quel sens il faut aller, c'est-à-dire, tirer la bride d'un côté ou la relâcher de l'autre pour que les choses puissent se faire, c'est-à-dire, il y avait déjà cette notion de complexité interne, conscient, subconscient, etc.

**Manuela Smith** [transcription des sous-titres] – Ce qui m'a d'abord fascinée chez les Grecs, c'est qu'ils aient découvert l'idée du *Gnothi seauton*, « Connais-toi toi-même ». C'est très étrange de se dire que les Grecs, qui ignoraient le concept d'inconscient, et même, jusqu'à Platon, un véritable concept de l'âme, aient pu en venir à penser qu'on doit « se connaître soi-même »... Si Freud devait être comparé à quelqu'un, ce serait aux Grecs d'avant Platon. Je le crois beaucoup plus proche de ce concept diffus de l'âme qu'ont eu les présocratiques, quand ils disaient : « Connais-toi toi-même » et « Rien de trop », que de Platon.

**Mark Griffith** [transcription des sous-titres] – Aristote dit la même chose que Platon avant lui et tous les Grecs, du moins jusqu'aux épicuriens : il est absurde d'étudier un être humain en tant que personne morale isolée. On ne peut pas parler d'un individu, de ses droits ou de ses devoirs, sans les relier à sa place dans une structure.

**Cornelius Castoriadis** – Ils ne peuvent pas concevoir que l'individu, ce qui est la vérité d'ailleurs, un véritable individu ne peut exister que dans un certain type de collectivité. Bien sûr, n'importe qui est un individu sur le plan descriptif. N'est-ce pas ! Le sujet, le pauvre paysan chinois, sujet de l'Empereur, de l'empereur Song, c'est un individu, il a un nom, il est lui, enfin, il a des empreintes digitales. Bon, on ne peut pas le confondre avec quelqu'un d'autre. Mais il n'est pas un individu au sens qu'il fera exactement la même chose que les autres, ce que les autres lui ont appris. Pour qu'il y ait vraiment des individus, il faut que la collectivité bouge. Et pour que la collectivité bouge, il faut que les individus, déjà, commencent à devenir différents. Les deux choses vont ensemble. Bon ! Et c'est ça qui se

passé en Grèce. Or ça, on ne le voit pas. Et on continue à parler du fait que... Oh ! C'était gentil. La démocratie était... Le Parthénon, c'est pas mal. Bon, d'accord, il reste quelques colonnes. Bon ! Euh !... Mais enfin, tout ça était payé au prix de l'absorption de l'individu par la collectivité. Ce qui est absurde. Moi je voudrais bien voir des individualités dans le monde contemporain comme Sophocle, comme Aristophane, comme Socrate !

**George Steiner** – Un très grand érudit, Bruno Snell, a écrit une œuvre qui a fait époque pour essayer de dire que la découverte de la personnalité, la découverte du moi a été par les Grecs<sup>1</sup>. Elle est tardive. Nous ne la trouvons pas dans les autres cultures du Moyen Orient. L'ego, l'égoïsme, l'égotisme, le psychisme de l'individu devant le miroir de lui-même : invention grecque. D'autres disent « Mais écoutez, n'exagérez pas ! Tout homme sur cette terre à un inconscient qui, *grosso modo*, se ressemble. » Nous ne savons pas, je crois, qu'il y a une histoire du rêve, par exemple. Que le rêve des Grecs anciens, tel que nous l'analysons dans leurs poèmes, dans leur littérature, dans Plutarque, dans leur traité du sommeil et du rêve, sont déjà des rêves qui commencent à être les nôtres, que le sillage de nos rêves est très grec et ça, on le savait avant Freud. Freud, bien sûr, a mis immensément en valeur cette parenté avec le mythe grec et le rêve. L'inconscient, qu'est-ce que c'était chez le Grec ? Chez Socrate, il appelle ça son *daemon*, un voix qui vient de l'intérieur de lui-même aux moments les plus difficiles et perplexes. C'est une voix intérieur, non pas la lumière intérieure du XVII<sup>e</sup> siècle, mais le *daemon*, l'irrationnel, « l'autre en soi-même ». Le Grec connaît des mythes terribles de dédoublement, de schizophrénie, autre grande découverte grecque, lorsque nous sommes possédés par l'autre en nous-mêmes. La parole même de Rimbaud, « Je est un autre », c'est presque une traduction du présocratisme grec, ce sens de la possession, de la *daemonia* par l'autre. Quelque chose a surgi là-bas, quelque chose dans cette immense lumière et clarté du jour, qui a accentué la nuit, le mystère de la nuit.

**Cornelius Castoriadis** – On vit encore sur cette image atroce de la Grèce, pays de la mesure, pays de la lumière, de l'harmonie, des formes, etc. Tout ça, c'est une ânerie absolument sans fond, n'est-ce pas ! La Grèce, c'est le pays du meurtre, c'est le pays de l'inceste, c'est le pays où Œdipe, pour découvrir la vérité, il doit crever ses yeux. Y a pas... Si les gens ne comprennent pas des symboles aussi parlant, que peut-on faire ? Le moment où Œdipe découvre la vérité, c'est le moment où il se crève les yeux. Et c'est quoi la vérité ? C'est qu'il a tué son père et couché avec sa mère. Bon. Et c'est ça la vraie conception grecque. C'est-à-dire... En Grèce, l'ordre, la mesure est gagnée contre la réalité. C'est pas la donnée initiale. D'où l'obsession des Grecs avec des proverbes qui peuvent paraître banals : « Rien de trop ! », « N'exagérons pas ! », etc. Moi, je ne vois pas, je ne sais pas, il y a en a peut-être, je vois pas des Suisses ou des Hollandais ayant des proverbes « Surtout il ne faut pas faire quelque chose de trop », parce que les gens ne sont pas portés... des choses. Ce peuple est obsédé. Le peuple grec est obsédé par le fait qu'on peut faire trop de quelque chose, parce que c'est ça, sa tendance naturelle, et c'est ce qu'il fait toujours.

**John Winkler** [transcription des sous-titres] – Une pratique est toujours occultée dans la justice grecque, dans cette culture très polémique, où plaignant et accusé se font face et emploient tous les moyens pour gagner : les tablettes imprécatoires et les poupées vaudou utilisées pour agir sur l'adversaire. C'étaient des figurines de plomb aux membres tordus, la tête retournée, qu'on plaçait dans des cercueils couverts de malédictions : « Puisse mon adversaire oublier le discours qu'il prépare pour le procès. » Ces pratiques clandestine et illégales sont attestées non seulement à Athènes, mais dans bien des cités et devraient normalement faire partie de la

---

<sup>1</sup> Bruno Snell, *Die Entdeckung des Geistes*, Hamburg : Claassen Und Goverts, 1946, publié en français aux éditions de L'Éclat en 1994 sous le titre *La découverte de l'esprit : la genèse de la pensée européenne chez les Grecs*.

description d'un procès. On les trouve dans « les Euménides », où les Furies, dans leur chant, contre leur ennemi Oreste, parlent de leur « hymne qui enchaîne ». C'était le nom de ces malédictions : « Que l'esprit d'Oreste se trouble, que sa langue se gèle. » Elles utilisent un moyen notoirement illégal, mais répandu, pour vaincre un ennemi.

**Cornelius Castoriadis** – Les Grecs sont libres, créent la liberté et savent, en même temps, qu'il y a des limites. Mais ces limites ne sont pas fixées d'avance. Il n'y a pas une table des lois. N'est-ce pas ! Bien sûr, il y a des règles de morale, etc., etc. Mais, par ailleurs, personne ne peut savoir d'avance s'il ne va pas trop loin. Et pourtant, il doit le savoir. Et quand on va trop loin, c'est l'*ubris*. C'est la démesure et cette *ubris*, elle est punie par une sorte d'ordre impersonnel du monde, n'est-ce pas, qui ramène toujours ce qui veut être un excès, dépassé l'ordre. Bon ! Elle le ramène. Elle le ramène en prenant le contre-pied, c'est-à-dire en l'abîmant, en le jetant dans l'abîme, en le détruisant. La catastrophe fait tout aussi partie du monde grec, n'est-ce pas, que la création.

**George Steiner** – On ne se retrouve pas dans ce dédale, dans ce labyrinthe, et je viens de nommer les mythes grecs. Le mythe même du labyrinthe, du dédale, du minotaure qui est très important pour cette question de l'irrationnel. On a cru que le fil d'Ariane, on s'en sortirait. Pas du tout. Le fil d'Ariane nous mène dans un autre labyrinthe : celui de l'exploitation de l'homme par la machine, par la technologie, par la logique inhumaine du processus de maximisation économique. Tous ces mots grecs. L'é-co-no-mie de la vie. Faire économie des valeurs de l'irrationnel. L'*eudaimonia* platonicienne, vous le savez si bien, la grande poésie grecque, cherche l'équilibre entre raison et rêve, entre logique et poétique. Certains... Certaines âmes dorées, dans l'histoire, on a l'impression qu'il y a eu des hommes qui ont vécu cet équilibre. Il y a des moments dans les carnets de Valéry, qui toujours se penche sur la Grèce, on a l'impression : voilà un homme qui entre la méthode de Léonard de Vinci, entre l'intuition et les sciences exactes, entre la *technè* et le chant, a trouvé un chemin d'une sérénité presque ahurissante dans son... dans sa qualité hellénique et grecque. Il y a eu des âmes, des âmes magnifiquement heureuses. Je ne crois pas qu'il y en ait eu beaucoup. Là aussi, je crois que la nostalgie trompe. Mais au moins, la Grèce a défini les polarités essentielles. Elle nous impose tout le temps le choix. Elle nous force à nous poser la question. Et, ce qui est tellement troublant, y a pas deux chemins pour Œdipe. Il y en a trois. Et aujourd'hui, dans la plaine poussiéreuse, entre Thèbes et Epidaure et Daulis et Corinthe, il y a encore les traces des trois chemins, les ornières des trois voies. Toute autre culture, peut-être, aurait pu trouver un autre mythe avec deux chemins. Il n'y a que le mythe grec qui pose trois. Car, le troisième, loin d'être, comme parfois Hegel d'une façon trop brutale voudrait dire « thèse, antithèse et synthèse », c'est la voie royale vers la solution, le troisième chemin. Pas du tout ! C'est pas la promesse grecque. Le troisième chemin aussi peut mener dans l'inconnu et dans l'ambiguïté. Et chaque homme est tout le temps au bord de ces trois chemins, de cette triade mystérieuse. Et pour moi, dire merci à la Grèce ancienne, c'est dire merci à la complexité de notre expérience, car c'est ce qui est inconnu, le Dieu inconnu des hôtels de la ville de Corinthe qui nous honore infiniment en posant question après question à laquelle nous ne sachions donner une réponse adéquate : la civilisation grecque rend hommage à notre humanité.

**VOF** – Le carrefour des trois chemins est toujours visible dans la plaine thébaine. Ce troisième chemin où l'on peut aussi se perdre, beaucoup l'on prit pour le chemin de la Grèce éternelle quand il n'était que celui de leur Grèce imaginaire. Un exemple accompli de ce chemin et de cette perte a laissé des traces. Elles datent de 1936 et elles partent d'Olympie.

[titre] « prochain épisode / OLYMPISME / ou / la Grèce imaginaire »